



REVIVRE ENSEMBLE

À l'occasion de la commémoration des dix ans de l'assassinat du père Jacques Hamel, Saint-Étienne-du-Rouvray donne la parole aux témoins de l'événement.





Témoignages

- p. 4 à 7 – **Hubert Wulfranc**
Maire de la Ville en 2016.
- p. 8 à 11 – **Roseline Hamel**
Sœur du père Jacques Hamel.
- p. 12 à 15 – **Mohammed Karabila**
Stéphanois et président du
Conseil régional du culte musulman en 2016.
- p. 16 à 19 – **Anne Coponet**
Fille de Guy et Janine Coponet,
rescapés de l'attentat.
- p. 20 à 23 – **Joachim Moyses**
Premier adjoint au moment de l'attentat,
maire depuis 2017.
- p. 24 à 27 – **Sœur Danièle**
Stéphanoise et présente dans l'église
au moment de l'attentat.
- p. 28 à 31 – **François Hollande**
Président de la République française
de 2012 à 2017.
- p. 32 à 35 – **Linda Dupré**
Déléguée paroissiale de
Saint-Étienne-du-Rouvray.
- p. 36 à 39 – **Dominique Lebrun**
Archevêque de Rouen depuis 2015.
- p. 40 à 43 – **Émilie Leconte**
Journaliste ayant couvert l'attentat
pour France 3 Normandie.
- p. 44 à 47 – **Jérôme Lallier**
Photographe originaire du Château blanc,
présent le 26 juillet 2016.
- p. 48 à 51 – **Marie Gaillard-Anthor**
Psychologue du travail auprès
des agents municipaux.
- p. 52 à 55 – **Jean-Pierre Sageot**
Photographe stéphanois,
présent le 26 juillet 2016.



Directrice de la publication :

Anne-Émilie Ravache. **Réalisation :**

juillet 2026 - Département information et
communication. Contacts : 02 32 95 83 83

– serviceinformation@ser76.fr / CS 80458 – 76806

Saint-Étienne-du-Rouvray. **Conception graphique,**

mise en page : Aurélie Mailly. **Coordination et rédaction :**

Antony Milanese, Stéphane Deschamps. **Interviews :**

Vinciane Laumonier, Stéphane Deschamps, Antony

Milanese. **Stagiaire :** Aminata Dia. **Photographie et**

portraits : Anne-Charlotte Gellez, Guillaume Painchault,

François Bontemps. **Photographes :** Guillaume Painchault

(G. P.), Jean-Pierre Sageot (J.-P. S.), Jérôme Lallier

(J. L.), Loïc Seron (L. S.), Barbara Cabot (B. C.).

Secrétariat de rédaction : Céline Lapert.

Distribution : Nathalie Dupuy. **Tirage :** 5 000

exemplaires. **Impression :** Iropa - 02 32 81 30 60.



Le dialogue et l'ouverture plutôt que le repli

Le 26 juillet 2016 demeure, pour toutes et tous, une date profondément gravée dans les mémoires. L'assassinat du père Jacques Hamel nous a bouleversés et confrontés à une douleur immense. Face à cet acte d'une violence inouïe, nous avons collectivement su trouver les ressources nécessaires pour tenir debout, nous rassembler et avancer.

Ce chemin de reconstruction a été rendu possible par le courage des familles des victimes, qui ont choisi le dialogue et l'ouverture plutôt que le repli. Porté par des échanges interculturels renforcés, par la mobilisation de l'ensemble de la communauté stéphanaise et celle de ses partenaires institutionnels et associatifs, cet élan collectif a permis de surmonter l'épreuve et de faire vivre les valeurs de fraternité et de bien vivre ensemble qui caractérisent notre ville.

Les témoignages réunis dans ces pages en sont l'illustration. Dix ans après, celles et ceux qui ont vécu ce drame partagent leur regard sur l'événement et sur le chemin parcouru depuis. Le souvenir du père Jacques Hamel demeure au cœur de cette mémoire collective et continue d'inspirer notre engagement pour la paix.

Marquer cet anniversaire, c'est se souvenir, mais aussi regarder l'avenir avec confiance et continuer à faire vivre la conviction que, même dans les heures les plus sombres, l'humanité, la solidarité et l'espérance peuvent l'emporter.

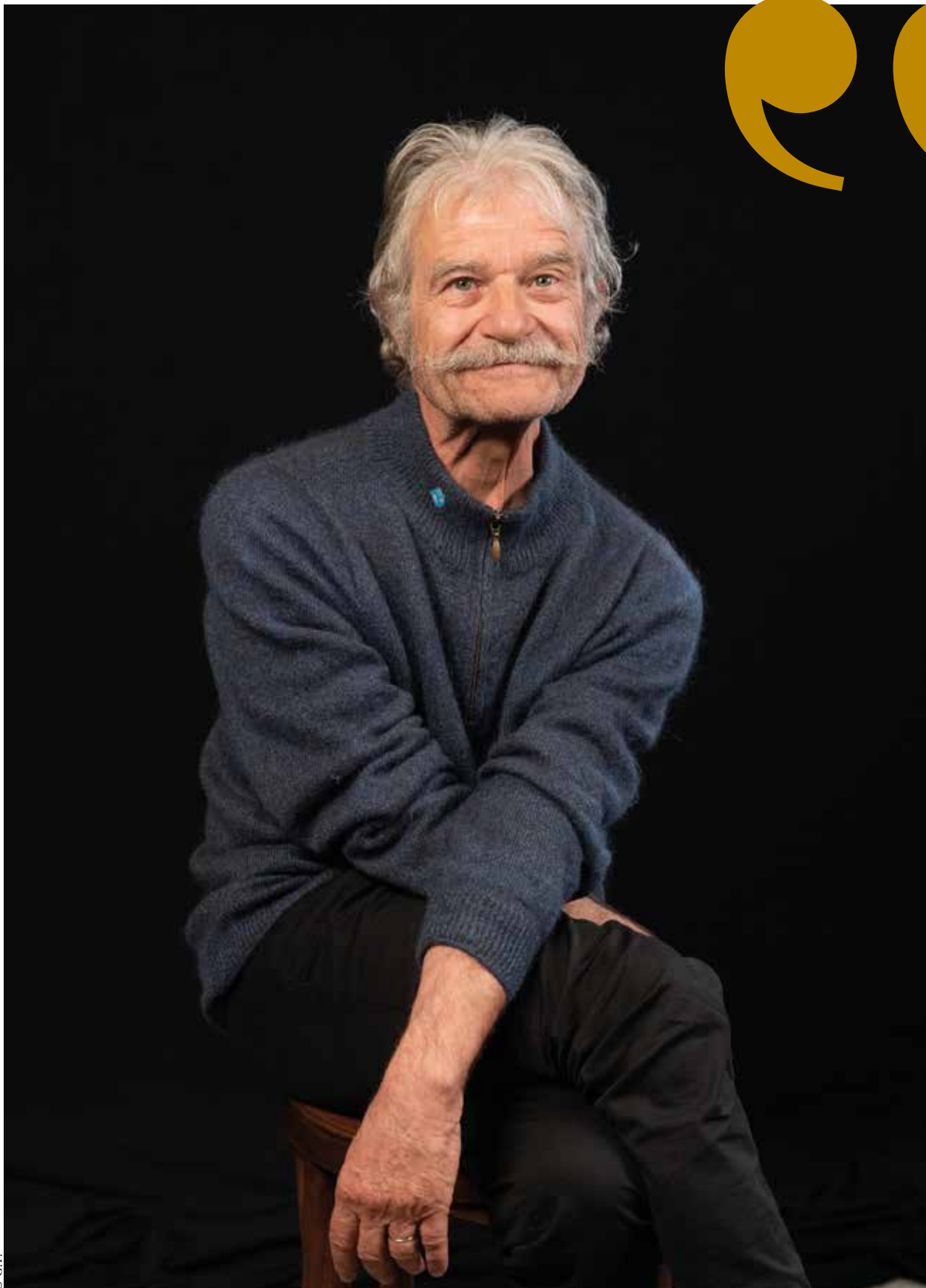
Joachim Moysse
Maire, conseiller départemental

La vie commune a continué

Le 26 juillet 2016, Saint-Étienne-du-Rouvray est frappée par un de ces actes terroristes qui traumatisent et endeuillent la France dès janvier 2015. Charlie Hebdo, l'Hyper Cacher, le 13 novembre à Paris, la promenade des Anglais à Nice. Et puis le père Jacques Hamel, assassiné dans son église un mardi à la fin de la messe.

Cet attentat fait partie de l'histoire de Saint-Étienne-du-Rouvray. Les terroristes ont tué, mais ils n'ont pas gagné. La vie (de la) commune a continué, encore plus précieuse et riche de sa diversité. Depuis dix ans, des témoins de l'attentat, touchés de très près ou par l'onde de choc, pensent et agissent pour surmonter et conjurer cet événement, éprouver cette devise de la Ville née après l'attentat : « Mieux vivre ensemble ». Elles et ils sont responsables politiques, religieux, associatifs, soignants ou journalistes. Dans cette publication ponctuée par un texte puissant de Victor Hugo, « Étonner la catastrophe », extrait des *Misérables*, nous leur donnons la parole.





© G.P.

Hubert Wulfranc

Figure stéphanaise, Hubert Wulfranc était maire de la Ville en 2016. Il a ensuite été élu député et fait aujourd'hui partie du conseil municipal.

Comment un maire fait-il face à un tel choc dans sa ville ?

H. W. : Il n'y a pas de miracle, pas de solution ni de réponse a priori parce que vous-même, vous êtes totalement en état de choc. Ce sont les tréfonds de la personne que vous êtes qui parlent, qui réagissent, dans votre comportement, vos propos et éventuellement vos décisions. Vous marchez à l'instinct dans ces coups de temps-là. Ça passe ou ça ne passe pas.

Qu'est-ce qui vous a marqué chez les habitants dans les jours et les mois qui ont suivi ?

H. W. : Ce qui se passait et qui continuait de se passer dans les mois qui ont suivi, je l'ai résumé par une formule que j'ai réitérée sans cesse et je crois qu'elle est juste : on a été plus forts après qu'avant. La cohésion stéphanaise, qui aurait pu se déliter, s'est renforcée. Dans les mois qui ont suivi, il y a des choses qui disent « OK, OK, on reste ensemble ».

Est-ce que vous avez des exemples précis ?

H. W. : Oui, avec des jeunes parfois turbulents, on est passé de moqueries, des petites provocations habituelles, à une reconnaissance. Et puis nous avons évité, écarté toute récupération, de la part de politiciens malveillants, prompts souvent à utiliser un événement dramatique pour diviser nos concitoyens au risque de produire de graves tensions sur le terrain. Ce qui n'a pas été du tout le cas ici. Tout ça concourt à être plus forts après qu'avant.

Quels ont été les moments où vous l'avez senti ?

H. W. : Ça se fait dans le mouvement, mais le premier moment c'est, en plein été, 4 à 5 000 personnes qui sont à la prise de paroles du jeudi après-midi (deux jours après l'attentat, NDLR) au stade Gagarine. Ça se passe dans une dignité totale. On franchit déjà une étape ensemble. Ensuite, la vie reprend sans incidents. Des personnes ont été fragilisées, inquiètes, comme c'était légitime de l'être. Vous savez, une fois passée la première nuit, vous vous dites que ça y est, ça va aller. Un

certain nombre de personnes directement impliquées dans le drame ont été particulièrement responsables. C'est le cas de l'archevêque de Rouen, de la sœur du père Hamel et de sa famille, de François Hollande qui a fait le déplacement tout de suite. Ensuite, la communauté musulmane a dit très vite les choses qu'il fallait dire.

On a été plus forts après qu'avant. La cohésion stéphanaise, qui aurait pu se déliter, s'est renforcée.

Quelles ont été les bonnes décisions à prendre ?

H. W. : Un premier sillon a été creusé avec cet hommage annuel régulier, autour de la foi parce que c'est un homme d'église qui a été tué. Au niveau civil, inscrire notre propre sillon d'hommages a contribué à une cohérence. Autour de la stèle, que nous avons très vite décidé de réaliser. Ensuite, il y a eu des initiatives dans les écoles, les centres socioculturels, une très belle œuvre avec des grues, désormais à la piscine. C'était un travail d'apaisement. Il y a eu tout un tas de choses pour passer progressivement d'une plaie à une cicatrice. Dans l'histoire de la ville, de la communauté citoyenne, c'est un moment qui fait sens. Il y en a eu plusieurs ici, la grève de Chapelle-Darblay en 1982-83, marquant la dimension ouvrière de la ville. Ce type d'événement reste dans la mémoire collective.

Quelle leçon en tirez-vous ?

H. W. : Dans l'appréhension de l'état d'esprit, de l'action de tel ou tel citoyen, on peut être inattentif. Il y a eu deux autres morts. On est



p.56

loin d'être parfaits, on manque des choses dans la gestion quotidienne d'une collectivité, sans qu'on puisse en accuser quiconque... On peut surmonter des moments particulièrement graves dans une ville. Encore faut-il que du travail et des valeurs aient été posés bien en amont. Il faut une histoire. Peut-être que l'histoire sociale, économique et politique de la ville peut expliquer le dépassement qui a été possible. On démontre depuis des années que notre politique est fondée sur le respect de l'autre, sur un humanisme qui essaie de se mettre en œuvre au quotidien, dénué de toute pitié et de toute faiblesse.

Quand on se bat sur des valeurs démocratiques, de solidarité, d'égalité, sans rien céder à quelques sirènes qui depuis dix ans ont d'ailleurs forci... Ça se traduit par une politique qui n'est pas parfaite mais qui marque le terrain, ça aide. Ces valeurs humanistes, partagées, nous ont accompagnés sur le moment. Quand on voit aujourd'hui madame Hamel et la maman du jeune terroriste qui ont noué un lien... Quand nous avons pu continuer à dire et faire des choses avec l'évêché. Quand deux fois différentes continuent de dialoguer sur le terrain... C'est que vous avez des humanistes devant vous. Avec d'autres sensibilités, ça aurait été plus dur.

Vous êtes toujours en contact avec les habitants. Comment les sentez-vous ?

H. W. : Je prends mon café dehors, tous les matins. Il y a comme je le disais ces moments

ancrés historiquement dans la mémoire de la ville. Mais une mémoire peut légitimement se tourner vers d'autres cieux, et heureusement. Les Stéphanois ne sont pas à parler de cette tragédie toutes les cinq minutes, et c'est heureux. Il faut inscrire ça dans le temps. Ce n'est pas parce que dix ans après, on n'en parle pas tous les jours, qu'il ne s'est rien passé dans les relations humaines, dans le climat de la ville. Malgré ce choc, on continue de vivre ensemble et de donner sa confiance à son curé, à son imam, à son maire. Et pour conclure, j'ai beaucoup trop parlé de tout cela. Même au bout de dix ans, il y a des choses qu'on garde pour soi.



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

H. W. : Le respect consolidé.

Entre les gens et envers une ville qui, mine de rien, a longtemps souffert de discrimination.

On se respecte chez nous et, ailleurs, ils nous regardent avec respect, c'est pas mal.





L'AURORE
OSE

QUAND
ELLE SE LÈVE



« **L'aurore ose quand elle se lève.** Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » **Victor Hugo, *Les Misérables***



Roseline Hamel

Présente à Saint-Étienne-du-Rouvray le 26 juillet 2016, la sœur du père Hamel a depuis noué une relation très forte avec la mère d'un des terroristes, racontée dans le livre *Sœurs de douleur*.

Comment décrire votre chemin depuis dix ans ?

R.H. : C'est un chemin de résilience, pour retrouver ma paix intérieure, que j'avais définitivement perdue les premiers mois. Depuis huit ans, c'était mon but. Il y a huit ans, Nacera (la mère d'un des deux jeunes terroristes, NDLR) et moi avons décidé de raconter et faire écrire notre parcours, afin que les gens arrivent à comprendre de A à Z ce que nous avons vécu à un kilomètre à peine l'une de l'autre, le même jour à la même heure, embarquées à notre insu dans ce terrible mouvement de radicalisme. Nous l'avons fait pour ouvrir l'esprit des personnes qui n'arrivaient pas à comprendre le sens de notre relation. Cette relation nous a été tellement bénéfique pour rester debout, continuer notre chemin de vie en retrouvant une part de notre énergie et la motivation de vivre pleinement, malgré la douleur.

Depuis huit ans, nous vivons de cette paix intérieure retrouvée, nous pouvons rester debout, tout en ayant cette douleur qui dort au fond de nous.

Dans votre relation avec Nacera, qu'est-ce qui est le plus important ?

R.H. : Au commencement, nous avons en secret, l'une et l'autre, l'envie de nous rencontrer. Il a fallu au moins un an pour que je décide de frapper à sa porte, pour que l'on se connaisse. Ce fut le moment le plus important au début de notre histoire : oser la rencontre impensable mais possible. Puis continuer ce parcours sans se préoccuper des préjugés. Comme disaient les gens : « Elle est musulmane, elle est catholique, elles ont tout pour se

détester et voilà qu'on peut les voir témoigner ensemble... » On a essayé de gérer ensemble cette douleur qui nous était commune. Cette douleur est un lien indescriptible, indéfinissable. La partager, ce fut plus fort que de rester chez soi à se demander comment continuer à gérer seule cette douleur.

Depuis la sortie de votre livre *Sœurs de douleur* en 2025, vous êtes comme en mission pour parler de votre histoire.

R.H. : À chaque fois, nous avons un public très attentif, étonné par l'énergie que l'on déploie pour faire remonter ces moments qui nous ont été cruellement pénibles. Nous avons fait de cette douleur un parcours d'exemple de paix. Il a fallu qu'on ose la rencontre pour retrouver notre paix intérieure, que l'on croyait à jamais perdue. Puis la communiquer par notre témoignage. Depuis huit ans, nous vivons de cette paix intérieure retrouvée, nous pouvons rester debout, tout en ayant cette douleur qui dort au fond de nous. Il faut une ferme volonté de trouver un sens. Sinon on ne peut pas rester debout avec une telle violence de douleur. Quand je témoigne et que je voyage beaucoup, j'ai des moments de grande fatigue. C'est rare, mais dans ces moments-là, il peut m'arriver d'imaginer la scène du 26 juillet. La douleur revient... Dieu merci, c'est assez rare. Je n'étais pas programmée pour cette aventure. Je suis étonnée d'y arriver. À chaque fois qu'on doit témoigner, c'est toujours un moment d'angoisse. Le souci est d'avoir les bons mots pour qu'il n'y ait pas de quiproquos, pour qu'on puisse partager avec simplicité. La satisfaction, c'est quand les esprits s'ouvrent, que les gens ne condamnent pas toute la communauté musulmane à cause de quelques individus qui veulent que l'on se déteste.

Vous avez parlé à des jeunes. Comment sont-ils touchés par votre histoire ?

R.H. : La première fois qu'on a rencontré des lycéens, on avait demandé à ce qu'ils préparent des questions. Elles étaient nombreuses et variées, intelligentes. Beaucoup s'adressaient à Nacera. Les jeunes voulaient savoir qui était



© G. P.

p.56

son garçon avant ce jour-là, comment il était quand il était petit, comment il avait pu se laisser prendre dans cet engrenage... On était là pour répondre à cette question. Ils se font piéger sans s'en rendre compte et quand on s'en rend compte, il est trop tard.

Le presbytère est resté comme quand votre frère y vivait. Que souhaitez-vous que ce lieu devienne ?

R.H. : J'aimerais qu'il devienne un vrai lieu de pèlerinage. Il faudrait que des travaux soient faits dans cette maison qui est une ancienne ferme, l'humidité s'installe. Au début, ça sentait le tabac, mon frère fumait peu, mais il fumait des Gitane maïs, et ensuite du tabac à rouler. Ça a longtemps senti le tabac. Maintenant, l'humidité s'infiltré et c'est bien dommage. On se plaît à la maison de mon frère. Quand on vient pour les petites vacances, mes petites-filles disent « Quand est-ce qu'on va chez tonton ? », plutôt que « Quand est-ce qu'on va à la maison de tonton »... C'est comme s'il était encore là, on est à l'aise, on est bien dans cette maison. Chaque année, le 26 juillet est un moment fort, surtout avec cette marche de la cour du presbytère jusqu'à l'église. Dix ans... J'appréhende beaucoup, je sais que l'émotion va être à son comble. ●

Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

R.H. : C'est une cité bien sympathique. De temps en temps, il y a des petits tracas avec des jeunes qui se croient plus malins que les autres. Mais c'est dans toutes les villes. Moi je m'y plais bien. J'aime bien le petit marché du dimanche, le boulanger du coin qui fait du vrai pain. Les gens qui connaissaient mon frère et avec qui on a sympathisé depuis dix ans sont presque des amis. Pour moi, c'est un endroit où j'aime vivre quelque temps. Parfois, je me dis que je serais bien à vivre dans ce presbytère jusqu'à la fin de mes jours. Mais j'ai mes enfants ici (dans le Nord où elle habite, NDLR), ça me demanderait de me détacher un peu de la famille et ça, je ne sais pas faire.

””



TENTER
BRAVER

PERSISTER
PERSÉVÉRER



« L'aurore ose quand elle se lève. **Tenter, braver, persister, persévérer**, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » **Victor Hugo, *Les Misérables***



© G.P.

Mohammed Karabila

En 2016, Mohammed Karabila était président du Comité régional du culte musulman et responsable de la mosquée de Saint-Étienne-du-Rouvray. Il est aujourd'hui conseiller municipal.

Comment avez-vous vécu les jours et les mois après l'attentat ?

M.K. : Très difficile... Surtout le jour de l'attentat. Le soir, comme tout le monde je pense, j'ai eu du mal à dormir. Je réfléchissais aux gens que j'avais rencontrés dans la rue, avec qui j'avais parlé. Moralement, je me sentais mal. Je me disais « Qu'est-ce que les gens pensent de moi, de la communauté ? » Je pensais aussi à Jacques Hamel, à sa famille, à ses ouailles, aux enfants qui le connaissaient. Avec le temps, la cicatrice reste mais on essaie d'aller de l'avant, que la vie continue. Avant, le vivre ensemble était une évidence pour moi. À partir de cet acte, je me suis dit qu'il fallait le construire, tous les jours, de manière artisanale. Pas comme une évidence. C'est une affaire de tous les jours et c'est une affaire très importante.

Vous êtes-vous senti stigmatisé à l'époque ? Et maintenant ?

M.K. : Oui, il ne faut pas le nier. À l'époque, j'étais le président de l'association culturelle. Parfois, les gens font une confusion. Nos femmes sont voilées, quand elles montaient dans le bus, il y avait des regards. On sentait que les gens ne nous regardaient pas comme avant. J'ai appris qu'il fallait s'engager encore plus, ne pas laisser les extrêmes définir notre façon de vivre. On est des citoyens, on n'a rien à se reprocher. J'ai toujours été pratiquant, j'ai lu beaucoup de livres, j'ai appris que les religions sont amour et fraternité, pas haine. Malheureusement, il y a toujours des extrémistes de tous bords pour restreindre notre liberté, notre vie. Au début, on se sentait mal. On avait la double peine en réalité. Parce qu'un ami a été assassiné et qu'on devait se justifier en tant que musulmans. Après, les gens qui me parlent n'ont pas de haine. Ça veut dire qu'on a gagné la partie. Au début, on était presque accusés. Et ensuite les gens nous saluent, nous disent « Vous avez fait ce qu'il fallait ». Sans parler de l'événement lui-même, le plus important, c'est que les gens admettent qu'on y est pour rien. Les salauds, les extrémistes, les terroristes, ça a toujours existé. Malheureusement, c'est arrivé chez nous.

Comment avez-vous pu maintenir ce discours d'ouverture ?

M.K. : Grâce à mes collègues, ma famille, mes amis, mes voisins. Ça fait des années que je suis dans le comité interconfessionnel et que je fréquente les catholiques, les juifs et les hindouistes. Ils m'ont tous dit « Mohammed, tu n'as rien à te reprocher ». Quelques jours après, les gens ont commencé à me reconnaître dans la rue, à venir discuter avec moi, ça a dissipé beaucoup de malentendus.

J'ai toujours été pratiquant, j'ai lu beaucoup de livres, j'ai toujours appris que les religions sont amour et fraternité, pas haine.

Avant, la religion pour moi c'était quelque chose de personnel. Quand je suis à la mosquée, je suis pratiquant, quand je suis dehors je suis un citoyen. Après l'attentat, j'ai compris qu'il faut parler aux gens, discuter. Les premières décisions que j'ai prises à l'époque, c'était de faire des portes ouvertes à la mosquée, de recevoir les gens, montrer qu'un lieu de culte ce n'est pas une caserne. Il y a des murs, des tapis, des livres, c'est un lieu calme. On accueille les gens avec le sourire, avec toujours de la nourriture. Aussi, on a pris l'habitude d'aller voir les voisins, tous sans exception. On frappait aux portes, on discutait, on a tissé des liens avec eux, on les a invités, alors qu'avant c'était portes closes. Concernant le comité interconfessionnel, il s'est institutionnalisé, on a abordé des sujets qu'avant on n'abordait pas. On parlait de tout, avec plus de confiance. On l'a ouvert aux non religieux. En 2019, on a loué la Halle aux toiles à Rouen pour faire un forum inter-religieux autour d'un déjeuner



© J.-P.S.

p.56

baptisé Fraternité en fête. C'était pour tout le monde, avec des femmes, des enfants. C'était une journée merveilleuse, je m'en souviendrai toujours. Dans le comité, nous parlons aussi malheureusement des conséquences de

l'attentat qui s'est déroulé ici. On a fait beaucoup de réunions pour parler de nos religions. On s'est engagés à aller vers les autres, à ne plus rester entre nous. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

M.K. : Les gens. Pas les murs mais les gens qui y vivent. Malgré les épreuves qui se sont déroulées dans cette ville, malgré le fait qu'on soit dans une ville pauvre, malgré les difficultés, je trouve que les gens sont merveilleux. C'est une ville où il fait bon vivre finalement. Quand je vois tout ce qui est fait pour les enfants dans les écoles, pour le sport... Qu'on soit riche ou pauvre, on peut accéder aux activités. Il y a un brassage de population. Après les Portugais, les Polonais, les Espagnols, il y a les Maghrébins, les Africains. Franchement, c'est une ville cosmopolite où ça se passe bien. Saint-Étienne-du-Rouvray, c'est une petite ville, qui n'est pas connue en fait. Ce qui s'est déroulé ici est vraiment affreux, grave. Mais on a pu rebondir, en faire quelque chose de bien. La ville est jeune, c'est la deuxième de l'agglomération, elle attire les habitants. Il y a un vrai vivre ensemble, qui se passe bien. J'ai l'image d'un arbre planté dans une terre souillée, mais qui grandit et ses branches se mêlangent avec celles d'autres arbres qui sont différents.





S'ÊTRE FIDÈLE
À SOI-MÊME

PRENDRE
CORPS À CORPS
LE DESTIN



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, **s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin**, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » **Victor Hugo, Les Misérables**



© G.P.

Anne Coponet

Anne Coponet est la fille de Guy et Janine Coponet, tous deux rescapés de l'attentat. Elle a noué des liens avec les terroristes condamnés.

Que représente cet événement dans votre vie ?

A. C. : Les attentats, c'est pour les autres. Mais quand ça nous atteint nous, dans notre famille, c'est la douche froide. Le 26 juillet, j'étais en vacances et quand je l'ai appris, j'ai été un peu dans le déni en me disant « Ce n'est pas possible, c'est pas mes parents qui sont dans l'église ». Je n'y ai pas cru sur le coup. Je me suis rendue à l'évidence et je suis rentrée rapidement. Ça a été un peu compliqué au début... Dès que je suis rentrée, j'étais dans Maromme pour faire une course, j'ai traversé la place de la mairie et il y avait des musulmans qui parlaient arabe. J'ai eu un très mauvais comportement. Dans ma tête, j'ai fait un gros amalgame en me disant « C'est eux qui ont tué ». Je me suis tout de suite reprise en disant « Mais non, mais qu'est-ce que je raconte ? C'est du grand n'importe quoi ! »

On voulait comprendre, avoir la vérité. Ça s'est passé dans le calme, dans la sérénité. Je suppose que le procès devait se dérouler comme ça.

Et, en fait, j'ai eu envie tout de suite d'aller voir le représentant de la mosquée de Saint-Étienne-du-Rouvray. L'attentat a eu lieu le mardi et le samedi je suis allée le voir, j'avais besoin de m'exprimer, de voir. On s'est pris dans les bras. J'avais préparé un conte sur l'espérance, comme les contes de Noël qu'on fait quelquefois dans notre paroisse avec les enfants. Il était très surpris et content, évidemment. Et puis il y a eu une autre belle rencontre rapidement après l'attentat. En octobre-novembre, Nacera Kermiche, la maman d'un des deux terroristes, a voulu

rencontrer mes parents. Je me suis dit qu'elle voulait peut-être nous dire quelque chose, une demande de pardon, je ne sais pas. Je me suis décidée à aller la voir. Je suis allée chez elle, elle m'a accueillie à bras ouverts. J'étais un peu choquée, parce qu'elle m'a raconté toute la vie de son fils et j'ai découvert une famille extraordinaire et normale, très bien intégrée dans la société, avec des enfants qui ont tous une belle situation. Il n'y a qu'Adel qui a mal tourné. C'est comme ça.

Qu'attendiez-vous de cette rencontre ?

A. C. : C'est une maman qui venait aussi de perdre son enfant... Pour faire son deuil, elle avait besoin de savoir si c'était son fils qui avait vraiment porté les coups sur le père Hamel et sur mon père. Moi, je n'en savais rien. L'instruction était en cours, on l'a su plus tard. On s'est parlé plusieurs fois au téléphone. C'était une belle rencontre. Elle essayait de faire son deuil, tout simplement, de comprendre elle aussi ce qui s'était passé.

Vous avez été touchée dans votre famille vous aussi...

A. C. : En voyant mon papa à l'hôpital, je me suis rendu compte qu'il revenait de loin. Il a été poignardé dans le dos, à l'épaule et aussi égorgé, il aurait dû être mort en fait. J'ai accompagné mes parents dans cette longue période de convalescence et chez les médecins. Maman était assez forte sur le coup, mais elle a beaucoup souffert intérieurement. Puis il y a eu toute la partie administrative, aller chercher un avocat, je ne connaissais personne. Après il y a eu la très longue attente du procès, sept ans. C'est particulièrement difficile, un gros point d'interrogation, on ne sait pas ce qui va se passer, comment ça va se dérouler, combien de temps ça va durer. C'était la première fois qu'on témoignait et qu'on assistait à un procès comme ça. On voulait comprendre, avoir la vérité. Ça s'est passé dans le calme, dans la sérénité. Je suppose que le procès devait se dérouler comme ça. Quand papa est venu témoigner, tout le monde a dit que c'était lumineux. J'étais présente tous les jours



du procès pendant trois semaines et demie. Quelque part, on a un peu d'empathie par rapport à ces prévenus. À tel point que j'ai correspondu avec deux d'entre eux. Il y avait un jeune qui était là... Pour moi il n'a pas eu de chance. À la fin du procès, quand la cour a annoncé les peines, la salle s'est vidée et je suis allée voir un des prévenus restés dans leur box. Quelque part, je l'ai un peu réconforté, je lui ai demandé s'il voulait que je lui écrive, il m'a dit oui. J'ai tenu une correspondance avec lui. Je lui envoyais des poèmes sur la paix, sur la fraternité, sur ma vie. Et lui me racontait comment ça se passait dans sa cellule. Il a fait des études en prison, il m'a raconté ses projets de vie à sa sortie de prison, ce qu'il avait envie de faire après.

Où avez-vous trouvé cette force ?

A.C. : Moi, je suis chrétienne, je suis comme papa. J'ai correspondu aussi avec le deuxième condamné, qui est toujours en prison. C'était le plus radicalisé. Il m'a écrit aussi, il a demandé pardon à papa dans une lettre. Je pense que le témoignage de papa et le témoignage de Roseline Hamel au moment du procès, ça les a touchés. Au moins deux sur les trois.

Diriez-vous que la ville, comme vous, a su aller de l'avant, construire ?

A.C. : Je pense oui. Avec cet attentat, quelque chose a ressoudé les gens. Ils ne se sont pas rebellés. On aurait pu craindre un déferlement de haine, parce qu'il y a une grosse communauté musulmane ici. Les deux communautés,

chrétienne et musulmane, se sont vite apaisées. Les maires successifs ont essayé de travailler sur quelque chose de plus fraternel. Cette devise de la ville, « Mieux vivre ensemble », instituée depuis l'attentat, je la trouve belle. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

A.C. : J'aime la stèle sur la place de l'église, avec la déclaration des droits de l'Homme et le profil du père Hamel. J'ai montré une photo de la stèle pendant le procès. Je trouve que c'est un beau symbole. C'est important que les jeunes viennent avec leurs professeurs et parlent des droits de l'homme. Je viens toujours le 11 mars à la cérémonie de la journée nationale des victimes des attentats. Je suis toujours admirative de cette classe de primaire qui lit des poèmes sur la paix. Souvent, je demande le poème par écrit et je l'envoie au prisonnier, « Mon petit protégé. Voilà ce que les écoliers vous envoient comme message ».





ÉTONNER LA CATASTROPHE

PAR LE PEU DE PEUR QU'ELLE NOUS FAIT



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, **étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait**, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » **Victor Hugo**, *Les Misérables*



Joachim Moyses

Maire de Saint-Étienne-du-Rouvray depuis 2017, Joachim Moyses était premier adjoint au moment de l'attentat.

Élu maire l'année suivant l'attentat, vous avez hérité d'une ville marquée par ce drame...

J.M. : L'action municipale a forcément été empreinte de ce qui s'est passé le 26 juillet 2016. Il a fallu réinterroger nos priorités, en particulier sur les questions de prévention. On a réaffirmé la nécessité d'avoir un coordinateur de toutes les actions de prévention menées au niveau de la ville. Et puis on s'est interrogé plus fortement sur ce qu'il fallait mettre en place dans le cadre des politiques publiques municipales, sur les questions de santé mentale notamment. Et c'est pour ça qu'on a construit ensuite un Contrat local de santé mentale pour accompagner les personnes, notamment les jeunes, susceptibles d'être concernées. Et puis la question éducative est extrêmement importante. Pour se projeter dans l'avenir, on a besoin de travailler avec les enfants pour leur dire ce que sont la tolérance, le respect, le vivre ensemble.

Qu'avez-vous mis en place pour favoriser la paix et le vivre ensemble ?

J.M. : Je dis et je répète qu'il faut se tourner vers les enfants. Je n'étais pas le seul à penser ça puisque la première des réactions d'Hubert Wulfranc, en 2016, a été d'impliquer les enfants à la rentrée scolaire avec la réalisation des grues, symbole de la paix, en origami. Ensuite, il y a eu les assises de l'éducation autour des questions de paix. Ce qui est important, c'est vraiment de se réinterroger sur ce que l'on fait. Est-ce que ça va assez loin ? Est-ce que le travail avec les associations et les habitants est assez approfondi pour qu'on partage les mêmes idéaux de compréhension ?

Et quel est le rôle les agents municipaux ?

J.M. : Je suis attaché à la question du service public, il est le ciment de la cohésion sociale, d'une collectivité ou plus largement d'une société. Donc, les agents du service public ont joué leur rôle pour accompagner, être auprès des familles, des enfants. Certains ont travaillé à la pose de la stèle pour la paix et la fraternité, installée en 2017 en hommage au père Hamel.

Comment maintenir la mémoire de cet événement sans enfermer la ville dans ce drame ?

J.M. : Il y a le risque de rester ancré dans une ville meurtrie. Or il faut aller de l'avant, dans une ville épanouie. On a donc besoin de ce qu'on appelle la résilience : dépasser l'événement, s'en servir pour avancer. Le fait de réunir, le 26 juillet de chaque année, les habitants, les personnalités, le monde associatif, les croyants et les non-croyants autour de l'hommage au père Hamel, c'est déjà quelque chose de très important.

Dans la devise de notre République française « Liberté, égalité, fraternité », la fraternité est un peu délaissée. C'est un mot à remettre vraiment en avant.

Depuis cet événement, avez-vous travaillé différemment avec les habitants, avec les associations ? Est-ce que ça a modifié votre relation ?

J.M. : Je suis convaincu que ce qui est fondamental à Saint-Étienne-du-Rouvray, mais ailleurs aussi, c'est la question de la relation humaine. Dans la devise de notre République française, « Liberté, égalité, fraternité », la fraternité est un peu délaissée. C'est un mot à remettre vraiment en avant. La fraternité est essentielle dans la relation aux habitants, aux citoyens, aux associations, aux partenaires locaux, à tous ceux que je rencontre.

Un exemple d'initiative locale pour illustrer cette notion ?

J.M. : Je suis fier de notre commémoration du 8 mai 1945, en 2025. C'est important d'avoir des temps forts comme celui-ci. On avait invité le maire de Nordenham, notre



© J.L.

ville jumelle en Allemagne. Une façon de montrer concrètement la fraternité et l'amitié entre deux peuples. On avait aussi invité des Ukrainiens et des Ukrainiennes, car Saint-Étienne-du-Rouvray est jumelée avec Nova-Kakhovka, une ville en Ukraine. On a voulu mêler le côté solennel avec un côté festif, une déambulation en musique dans les rues. Quand on s'est approchés de la stèle de la paix et de la fraternité devant l'église, de façon assez inattendue, les personnes ont pris des fleurs qui étaient à disposition et les ont placées dans la stèle. Un moment extrêmement fort, très émouvant. Et ça envoie un message en quelque sorte, celui de dire que dans l'humanité, il y a plus fort que la mort, il y a la vie. Et il y a plus fort que l'animosité, il y a l'amitié. Il faut montrer aussi de l'espérance. On ne doit pas rester sur une tristesse, sur le fait de se morfondre, mais au contraire, il faut qu'on puisse être les uns et les autres ensemble, vers la joie.

Selon vous, comment les jeunes de la commune s'approprient-ils le 26 juillet 2016 ?

J.M. : Je ne pense pas que cet événement soit présent dans leur esprit ou influe sur leur comportement, leur attitude. C'est pour ça qu'on a besoin de témoignages, de culture, de transmission. Il faut travailler tout ce qui peut permettre aux jeunes de comprendre que bien vivre ensemble, c'est mieux que de s'opposer,

dans une société de plus en plus habitée par cet esprit de division, de discrimination. On a besoin d'envoyer à la jeunesse ce message important : on peut être différents, mais être égaux.



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

J.M. : Je pense que s'il y avait une image, ça serait deux mains qui se serrent. On se serre la main. Sans se connaître, on se reconnaît. Simplement, dans la relation humaine. Et un mot : la paix. Je me souviens, en juillet 2025, de la journée Fraternité en fête organisée entre les catholiques et les musulmans. Ces moments-là aussi permettent de se reconnaître sans nécessairement se connaître, de dire « Nous sommes des femmes et des hommes, des êtres humains qui faisons partie du même monde ».





TANTÔT AFFRONTER LA PUISSANCE INJUSTE



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, **tantôt affronter la puissance injuste**, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » **Victor Hugo, *Les Misérables***



© G.P.

Sœur Danièle

Membre de la congrégation des filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, sœur Danièle était présente dans l'église quand le père Jacques Hamel a été assassiné.

Qu'est-ce que cet attentat a représenté dans votre vie ?

S.D. : Une grande violence, une grande souffrance. Quelque chose de très difficile à assumer les premières années. J'étais quand même assez perturbée de revoir toujours et encore ce visage du père Jacques. Et puis, je ne pouvais pas non plus m'asseoir à ma place à l'église, là où j'étais le jour du drame. C'est vrai que pour moi ça a été dur. Je revois toujours le père Jacques tomber, je revois toujours là où j'étais placée dans l'église. Il y a eu le drame du père Jacques mais dans le monde actuellement, il y a des familles qui ne vivent que ça, la souffrance, le décès, la guerre.

Quand on voit toutes les personnes qui passent à l'église, qui font le tour de l'autel, tout ce monde vient ici pour prier pour la paix, dans un climat d'ouverture qui fait bouger le monde.

Comment décrire votre cheminement personnel, dix ans après ?

S.D. : Une psychologue m'a accompagnée pendant cinq ans, je pense que ça m'a beaucoup aidée à reprendre confiance et à me rassurer par rapport à ce que je vis aujourd'hui dans toutes les relations du quartier, avec les mamans musulmanes qui viennent à Vesti'amis (local de vêtements à prix solidaires, NDLR), qui prennent le temps de parler, d'échanger et puis de faire des petits gâteaux. Maintenant, je le vis mieux, j'en parle plus lucidement.

Qu'est-ce qui vous a aidée à aller de l'avant ?

S.D. : La fraternité, autant avec la ville qu'avec les voisins et notamment les jeunes, même

s'ils ne sont pas toujours comme je voudrais. Le jour du drame, ce sont les jeunes qui ont fait barrage aux journalistes qui voulaient s'incruster un peu partout. Depuis, c'est l'accueil que les gens me font. Bien sûr, il y a des gens qui me disent « Oh, vous êtes la sœur, vous êtes ci, vous êtes ça... » Il faut en parler un petit peu, mais j'évite.

Pouvez-vous nous raconter les visites des pèlerins ?

S.D. : Ils viennent surtout pour prier le père Jacques, voir ce qu'il s'est passé, comment ça s'est passé. Ce matin, j'ai rencontré des jeunes pèlerins, j'étais contente de les voir arriver à vélo. Ils voulaient mon témoignage, mais on ne s'étale pas dessus, on vient pour prier pour le père Jacques. Beaucoup de gens qui passent demandent la prière du père Jacques. Ils le pensent déjà bienheureux. C'est ce qu'on voit dans le livre d'or, des demandes de prières.

Et qu'est-ce qui vous touche dans ces témoignages ?

S.D. : C'est leur esprit de foi, de confiance dans la paix. C'est aussi ce qu'on veut, la paix, notamment avec les jeunes. Je peux vous assurer que c'est positif. On a une bonne relation, qui me permet de leur dire des choses. De métier, je suis éducatrice, j'ai fait cinq ans dans des maisons d'enfants à caractère social. Ce qui veut dire que j'ai des petites attentions avec les jeunes, j'essaie de les comprendre, de les accueillir, de ne pas les juger.

La ville s'est reconstruite depuis dix ans. Est-ce qu'il y a eu des moments de vivre ensemble qui vous ont marquée ?

S.D. : C'est tous les rassemblements organisés par la Ville et avec les gens. Il y a une solidarité, c'est chaleureux. La conseillère municipale Nicole Auvray vient à Vesti'amis, elle représente la Ville, nous donne des conseils, partage avec nous dans une grande simplicité.

Avec la communauté musulmane, ça se passe comment ?

S.D. : Très bien, surtout avec les mamans, elles



© G.P.

p.56

viennent pour choisir et acheter des vêtements, pour partager aussi. On discute fraternellement, certaines m'embrassent et passent juste pour nous voir. Avec monsieur Karabila, on a gardé une bonne relation, quand on se voit, on s'embrasse, c'est chaleureux. Je ne peux pas vous le dire autrement. Mais on a toujours eu une bonne relation. Je ne voulais pas qu'on porte un jugement sur la communauté musulmane. Les deux djihadistes, même s'ils sont musulmans, n'avaient rien à voir avec la communauté, celle qu'on voit tous les jours à la prière. Dernièrement, pendant l'Aïd, à la mosquée, tous les musulmans étaient à genoux dans la cour du presbytère. Par où on passe ? Qu'est-ce qu'on fait ? Un musulman est venu nous chercher, il avait réservé trois places pour nos voitures, on l'a suivi, c'était très sympathique. Après les hommes sont venus nous aider à ranger. Il y a une bonne relation entre nous, dire le contraire serait mentir.

Comment vous sentez-vous dans la ville de Saint-Étienne-du-Rouvray ? Quelles sont pour vous les richesses de cette ville ?

S.D. : Je sens du positif dans la relation humaine, dans les contacts. C'est joyeux et il y a le souci des personnes. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

S.D. : Fraternité et paix. On essaie de vivre cette fraternité et on recherche cette paix. Aujourd'hui, le père Jacques fait bouger le monde. Quand on voit toutes les personnes qui passent à l'église, qui font le tour de l'autel, tout ce monde vient ici pour prier pour la paix, dans un climat d'ouverture qui fait bouger le monde. Ils ont voulu nous tuer, ils ont voulu nous voir mourir, mais ils ont oublié que nous étions des petites graines : l'amitié, la fraternité, les rencontres avec les uns et les autres.





TANTÔT
INSULTER LA

VICTOIRE
IVRE



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, **tantôt insulter la victoire ivre**, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » *Victor Hugo, Les Misérables*



François Hollande

Président de la République pendant les années noires du terrorisme islamiste en France, il est venu à Saint-Étienne-du-Rouvray le jour de l'attentat.

Comment s'est déroulé le 26 juillet 2016 pour vous ?

F.H. : J'étais à l'Élysée dans une réunion. Je suis prévenu dès que le crime se produit et avec Bernard Cazeneuve (Premier ministre à l'époque), nous allons d'abord voir les familles et les élus. Je suis reçu par le maire. C'est un souvenir qui reste très présent dans ma mémoire, parce que j'ai pu rencontrer ceux qui étaient dans l'église, puis réfugiés dans un petit multiservices et qui ne comprenaient pas ce qui venait de se produire, sidérés et aussi touchés, puisque l'un d'entre eux avait été blessé et conduit à l'hôpital. J'ai aussi rencontré la sœur du père Hamel. Avec les élus, la famille et les autorités religieuses, il y a eu une volonté de faire une cérémonie qui puisse rassembler, y compris le culte catholique et le culte musulman.

J'ai reçu un peu plus tard l'évêque de Rouen qui a aussi contribué à trouver les réponses appropriées auprès de la population. Ma présence à ce moment-là était nécessaire. Dans ces moments terribles, tragiques, l'État doit être présent au plus haut niveau. Mais ma présence est aussi humaine, pour écouter, apaiser, tout simplement être là, auprès de la famille, de ceux qui ont été touchés par l'attentat. Et auprès des élus qui ont été remarquables parce qu'ils sentaient bien que c'était aussi leur ville et son image qui étaient touchées. Je connaissais Saint-Étienne-du-Rouvray pour avoir habité Rouen dans mon enfance. C'est une ville où la tradition ouvrière et politique était celle de l'unité de tous ceux qui vivent dans les mêmes conditions.

L'attentat a-t-il eu un impact politique ou législatif ?

F.H. : Nous avons déjà pris un certain nombre de lois et cet attentat n'avait pas besoin d'ajouter encore des dispositions. Mais il a révélé aussi comment deux individus qui ne se connaissaient pas ont pu être en relation pour commettre l'assassinat. Les réseaux sociaux ont eu un rôle. Donc, nous avons renforcé la vigilance sur les réseaux sociaux et nous avons encore besoin de le faire.

Est-ce qu'on a avancé sur l'aide aux jeunes et aux familles face à des situations de radicalisation ?

F.H. : Dans cette famille, un frère avait eu un parcours particulièrement remarquable sur le plan scolaire, et puis l'autre avait eu plus d'échecs et avait dérivé. Donc on ne peut pas dire que c'est la responsabilité d'une famille. Ce serait tout à fait malhonnête de le dire. Les parents ont essayé d'éduquer le mieux possible leurs enfants. Le système scolaire, on l'a vu, a été capable d'accompagner un frère à un bon niveau et à une forme d'accomplissement.

Saint-Étienne-du-Rouvray a une histoire qui aurait pu disparaître derrière cet acte, comme si l'attentat allait être la seule identité de la ville.

Quand un enfant ou un adolescent commence à dériver, il faut de la prévention, il faut trouver des systèmes d'accompagnement. Il y a quelques fois des indices, des signaux envoyés, et, d'autres fois, il n'y en a pas. Ce jeune était connu de la population, en tout cas des élus. Il n'était pas venu de nulle part, des signalements avaient pu être faits. Mais il n'y avait pas eu la démonstration que ça pouvait conduire à un attentat. Le terrorisme est imprévisible au sens où on ne peut pas savoir où il va se produire et qui va commettre ces actes. Et nous devons tout faire pour anticiper et déjouer des actes terroristes. Pour le cas de Saint-Étienne-du-Rouvray, est-ce qu'il aurait été possible de déceler l'attentat ? C'est toujours la même question qui nous hante. Rien n'est prévisible, mais tout doit être prévenu.



p.57

Cet attentat s'est produit dans un lieu de culte. Quelle est alors la position républicaine à adopter ?

F.H. : L'église, ce n'est pas n'importe quel lieu. En France, il y a séparation des Églises et de l'État. Attaquer un lieu de culte, c'est attaquer la République. Non parce que la République se confondrait avec une religion, surtout pas, mais parce que la liberté de culte, la liberté de conscience, c'est la laïcité. Et donc attaquer un lieu de culte, c'est attaquer la République puisqu'un lieu de culte, c'est précisément là où il peut y avoir une liberté. On pourrait dire la même chose d'une mosquée, d'une synagogue ou d'un temple. Les motivations des terroristes, c'est d'abord de nous sidérer, de nous effrayer puis nous diviser par la gravité et la barbarie de leurs actes. Ils savaient très bien qu'en faisant un acte aussi abominable dans un lieu de culte, il pouvait y avoir une réaction des catholiques contre les musulmans. Même si, en l'occurrence, ce n'est pas au nom d'une religion que l'acte a été commis. Ce qui a été tout à fait remarquable sur le plan de la République, c'est que j'ai pu affirmer la nécessité de la cohésion et que les élus locaux et les cultes se sont organisés, mobilisés pour éviter toute manœuvre de division, même si on sait que c'est un poison lent qui, de toute façon, va inoculer une partie de la société. Il y a eu aussi la réaction du pape François, avec qui j'ai eu une conversation et qui, en

disant « Nous allons bien sûr penser au prêtre, mais nous allons penser à la France », a délivré un message apaisant.

Est-ce que votre regard sur Saint-Étienne-du-Rouvray a changé après le 26 juillet 2016 ?

Cette ville a une histoire qui aurait pu disparaître derrière cet acte, comme si l'attentat allait être la seule identité de la ville. Face à un acte aussi lourd et grave, Saint-Étienne-du-Rouvray aurait pu vivre un déchirement. C'était ce que cherchaient les terroristes. C'était ça l'épreuve. Mais elle nous amène aussi à nous élever. Pas simplement pour chercher les causes, mais pour essayer de comprendre. La réponse, c'est notre cohésion. Après une épreuve, on peut être encore plus soudés, solidaires, unis, déterminés. Et je pense que c'est ce qui s'est passé. L'identité de cette ville, c'est d'être capable de surmonter l'épreuve et de faire bloc, comme les ouvriers pouvaient faire bloc dans un certain nombre de luttes ou dans leur entreprise. Mais il ne faut pas non plus être innocent et naïf. On voit bien que les forces d'extrême droite peuvent aussi utiliser la peur.

”



TENIR BON TENIR TÊTE



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, **tenir bon, tenir tête** ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, et la lumière qui les électrise. » **Victor Hugo, *Les Misérables***



© G.P.

Linda Dupré

Stéphanaise depuis 27 ans, Linda Dupré est déléguée pastorale, très investie dans la vie de la paroisse de Saint-Étienne-du-Rouvray.

Comment la paroisse a-t-elle vécu l'après ?

L.D. : Ça a été compliqué, un traumatisme pour tout le monde. Un an après l'attentat, le curé de l'époque a démissionné et on s'est retrouvé sans prêtre. Il a fallu trouver des remplaçants, se réorganiser pour maintenir les célébrations, les mariages et les baptêmes programmés. Depuis, ça n'a pas arrêté, il n'y a eu que des changements. L'église était fermée pour des raisons... un petit peu de peur. On avait peur des détériorations. La demande était forte et on a décidé de la rouvrir pour pouvoir venir se recueillir. Et les pèlerins sont de plus en plus nombreux. Il faut s'organiser, on n'a pas les structures pour les accueillir. On a lancé une souscription pour aménager le presbytère où habitait le père Jacques. Il est dans son jus depuis 50 ans.

*La communauté stéphanaise est tellement diversifiée, il y a de tout, des Africains, des Maghrébins, des Portugais, des Espagnols...
Moi je m'y sens bien, je suis citoyenne de Saint-Étienne.*

Que viennent chercher les pèlerins, que vous disent-ils ?

L.D. : Les pèlerins ont été marqués par le fait qu'un prêtre soit assassiné sur le sol européen. Et ce prêtre-là, âgé, toujours fidèle à lui-même, que personne ne connaissait même au niveau du diocèse. Ses confrères le connaissaient de nom, mais pas personnellement. Les pèlerins ont envie de savoir ce qui le faisait avancer dans la vie. On a un livre d'or dans l'église. Les messages disent qu'ils sont très touchés par la figure de ce père très simple mais fidèle jusqu'au bout.

Quand vous retournez dans cette église, comment vous sentez-vous ?

L.D. : Je n'ai jamais été angoissée à l'idée de rentrer dans l'église. Je la trouve très belle, très apaisante et je m'y sens bien.

Dix ans après, est-ce que cet événement a laissé des traces ?

L.D. : Il y a des familles qui ont déserté l'église, qui ont peur de rentrer dans les églises. Et au contraire, des personnes qui affermissent un peu leur foi en disant « Peut-être qu'on est un peu trop frileux, il faut qu'on se montre, qu'on dise qu'on est chrétiens ». Ils s'engagent plus.

Un moment fort de reconstruction auquel vous avez assisté ?

L.D. : C'était juste après l'assassinat. L'église était fermée, sous scellés, et en octobre il y a eu la réouverture, avec un rite de réparation. Au moment de bénir l'église, l'évêque a fait le geste de signer les murs avec l'eau bénite. Les enfants m'ont dit « C'est comme s'il avait une épée dans les mains et qu'il chassait le mal ». Ensuite, des parents m'ont dit « Ça nous a fait du bien, on peut revenir, on se sent mieux, on se sent en sécurité ».

Qu'est devenu le lien entre les communautés chrétienne et musulmane depuis ces dix ans ?

L.D. : Depuis le début de mon engagement dans la paroisse, on travaillait avec les musulmans. On avait à l'époque « Trampoline », un mouvement d'église où on accueillait tous les enfants, qu'ils soient religieux ou pas. Ils venaient passer du temps avec nous, une semaine en février, deux semaines en été... Les animateurs étaient du quartier et de toutes confessions, il n'y avait pas que des chrétiens dans le mouvement, c'était des grands frères. On ne distinguait même pas un musulman d'une autre confession, on ne se posait pas la question. On était là, on avait envie de faire vivre des choses aux enfants. On accueillait tout le monde et ça s'est très bien passé jusqu'à la date de 2016. Ça a encore continué un petit peu après. Mais il y a eu quand même une espèce de peur et on a senti un éloignement.



© J.L.

p.57

Vous le regrettez ?

L.D. : Oui, parce qu'on vit ensemble dans la même ville qui fait beaucoup de choses pour l'idée du mieux vivre ensemble. L'église Sainte-Thérèse (seconde église de la commune, située dans le haut de la ville, NDLR) est accolée à la mosquée, on se côtoie. L'année dernière, on a essayé de renouveler le travail commun avec les musulmans, on a fait la journée de la Fraternité en fête, un très bon moment, très fort.

Qu'est-ce qui anime votre discours de fraternité ?

L.D. : Ma foi. On est tous des créatures du seigneur, il nous a faits tous à son image. Donc on est tous sur la Terre, on vit ensemble, on ne peut pas faire autrement que d'être fraternels les uns avec les autres, dans la mesure du possible.

Quel peut être le rôle d'une communauté locale, comme la paroisse, dans la reconstruction d'une collectivité ?

L.D. : C'est surtout dans la bienveillance que ça se passe. Sans dialogue, rien n'est possible. À Pâques, on avait notre veillée et eux leur temps de prière. Ils se sont dévoués pour faire la circulation, sans qu'on leur demande. Ils savaient que c'était important pour nous, les chrétiens, de nous réunir. C'est des petites choses, mais c'est merveilleux. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

L.D. : Moi j'aime bien le « vivre ensemble » et encore plus le « mieux vivre ensemble ». Vivre ensemble, on le faisait déjà avant. Mais le « mieux », c'est quand on peut s'améliorer, être plus proches les uns des autres. Je suis immigrée, fille de migrants. La France est une terre d'asile, une terre d'accueil et Saint-Étienne-du-Rouvray, c'est là où on s'est installé avec mon mari pour fonder notre foyer. La communauté stéphanaise est tellement diversifiée, il y a de tout, des Africains, des Maghrébins, des Portugais, des Espagnols... Moi, je m'y sens bien, je suis citoyenne de Saint-Étienne et ça ne me pose aucun problème de côtoyer tous ces gens. C'est mes voisins, tout simplement.





VOILÀ L'EXEMPLE
DONT LES

PEUPLES
ONT BESOIN



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; **voilà l'exemple dont les peuples ont besoin**, et la lumière qui les électrise. » *Victor Hugo, Les Misérables*



© A.-C.G.

Monseigneur Lebrun

Archevêque de Rouen depuis 2015, Dominique Lebrun représente l'autorité catholique. Il est venu sur place le jour de l'attentat.

Comment avez-vous vécu personnellement cet attentat ?

Mgr L. : J'étais extrêmement touché qu'on puisse assassiner un prêtre pendant qu'il célèbre l'eucharistie, un prêtre de 86 ans. Évidemment, on était dans la mouvance des attentats du Bataclan, de l'Hyper Cacher et puis surtout du 14 juillet à Nice. Je réalise aujourd'hui que c'était en fait le dernier attentat de la série, comme s'il y avait une forme de signature : « On va jusqu'au bout de ce que nous voulons faire et c'est donc de tuer un prêtre catholique ». Quel sens ça a ? Je ne sais pas. En tout cas, il n'y a pas eu ensuite sur le territoire français d'attentats revendiqués par l'État islamique avec un assassinat, même si d'autres attentats ont été déjoués. Le jour même, j'ai pu rencontrer Hubert Wulfranc dans son bureau, avec M. Moïse et son épouse qui étaient là, pratiquement dans un choc, une sidération. J'ai eu l'impression en entrant dans la pièce qu'ils étaient en silence. J'ai entendu la douleur d'un maire qui voulait faire de sa ville un lieu où on vit ensemble, et qui a eu l'impression que tout a été mis par terre par cet assassinat. Je me rappelle qu'il a évoqué : « Comment va-t-on aujourd'hui parler de Saint-Étienne-du-Rouvray ? ».

Comment, dans les mois et les années qui ont suivi, l'église a-t-elle su dépasser cet événement ?

Mgr L. : On a vécu un vrai deuil, un deuil violent et un peu particulier parce qu'en fait, nous ne pouvions pas faire notre deuil. Le père Jacques Hamel est plus vivant que jamais, il est plus connu que jamais. C'était un homme très discret, à peine connu dans tout le diocèse et aujourd'hui il est connu sur la Terre entière. J'ai pris la mesure de l'événement, qui bouleverse la France mais aussi le monde. Et puis il y avait cette famille. Pour moi, il était très important de rester attaché à cette famille, elle aussi en deuil. Ce qui se passe, c'est que le père Jacques Hamel n'appartient plus seulement à sa famille, plus seulement à Saint-Étienne-du-Rouvray. Il appartient à tous ceux qui ont ouvert leurs oreilles et leurs cœurs et peut-être

leur colère à ce moment-là. Donc, j'ai compris au bout d'un moment que je ne ferais pas mon deuil de sa disparition.

Il y a une nouvelle situation qu'il a fallu construire avec les uns et avec les autres. Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est la concorde entre tous. Je n'ai pas rencontré de dissension entre le maire, la famille, la Préfecture, l'église, la communauté paroissiale locale. Tout est fait dans une profonde concorde et un profond respect des uns et des autres, y compris avec la communauté musulmane, même si ça n'a pas été facile. Je témoigne que nous avons traversé et continuons à traverser une forte épreuve, qui devient petit à petit une belle épreuve et qui est réellement la victoire de l'amour contre la haine.

C'était un homme très discret, à peine connu dans tout le diocèse et, à présent, il est connu dans la Terre entière.

Ce n'est pas un sermon, c'est une histoire vraie où, de fait, la concorde entre les personnes a pris le pas sur les divisions. Tout le monde sait qu'après un deuil, on réagit différemment. Dans la fraternité, il y a souvent des divisions, des oppositions, des blessures. Et là, je n'en constate pas. Il y a un vrai accompagnement fraternel, amical entre tous. Avec beaucoup de respect, une réelle communication par le cœur.

Hubert Wulfranc craignait que Saint-Étienne-du-Rouvray ne soit cristallisé par ce drame. Quelle image avez-vous de cette ville aujourd'hui ?

Mgr L. : Je suis chez moi à Saint-Étienne-du-Rouvray. C'est une paroisse et une ville



© B.C.

p.57

différente des autres dans ma mission de 700 communes à peu près. Pour moi, c'est un lieu positif, une source, où j'aime aller même si j'y vis une émotion forte. Pourquoi ? Parce qu'il y a là un prêtre qui est allé au bout de son ministère, dans une ville qu'il aimait beaucoup. J'aime rencontrer M. Moïse, M. Wulfranc, les habitants. J'interroge mes amis musulmans et j'ai pu les interroger : « Est-ce qu'on peut concevoir un jour que Dieu dise "Il faut aller tuer" ? »...

Nous sommes liés par cette affaire, je suis lié aux policiers qui ont tiré sur les assassins et qui, en quelque sorte, ont peut-être protégé d'autres personnes. Je suis lié à la famille du père Hamel. Ça a été très important pour moi la rencontre avec la famille, dans les jours qui ont suivi l'attentat.

Je suis lié à cette paroisse. Je suis lié à Hubert Wulfranc. Je suis lié à la préfète de l'époque. Je sais que jusqu'à ma mort et après, ça fait partie de ma vie, ils font partie de ma vie, y compris les assassins.

Quelles pensées avez-vous pour eux ?

Mgr L. : Très vite, j'ai plus prié pour les assassins que pour le père Hamel parce que dans ma foi, les assassins sont devant Dieu avec le père Hamel. Je ne doute pas que Dieu

accueille le père Hamel, mais les assassins ? Peut-être faut-il prier pour que devant Dieu, ils reconnaissent qu'ils ont ôté la vie et qu'il faut demander pardon.

Ça n'existe pas un homme tout mauvais. Je ne suis pas non plus très bon, j'ai de temps en temps des sentiments de colère. Comme j'ai eu une éducation à la non-violence, j'ai eu la chance de pouvoir prier, méditer, je n'ai pas tué. Ceux qui ont tué, quelle est leur histoire ? Comment ils en sont venus là ? Je ne les excuse pas, mais est-ce qu'ils sont plus mauvais que moi ? Je n'en sais rien. J'attends un jour de rencontrer Abdelmalek Petit-Jean et Adel Kermiche. C'est d'ailleurs ce que j'ai dit à leurs trois complices. Après qu'ils ont été condamnés, après s'être rencontrés du regard pendant trois semaines, je leur ai dit « Au revoir, je ne sais pas si on se reverra sur cette Terre mais j'espère bien qu'on se reverra au ciel ». ●

”



ET LA
LUMIÈRE

QUI LES
ÉLECTRISE



« L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête ; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin, **et la lumière qui les électrise.** » Victor Hugo, *Les Misérables*



Émilie Leconte

Présente à Saint-Étienne-du-Rouvray le 26 juillet 2016, la journaliste Émilie Leconte connaissait personnellement le père Hamel.

Comment avez-vous vécu ce jour ?

E.L. : On était au cœur de l'été, on cherchait des sujets avec ma collègue Emmanuelle Partouche, journaliste reporter d'images à France 3. Coup de téléphone de notre rédactrice en chef : « Les filles, il y a un attentat à Saint-Étienne-du-Rouvray. » Le premier souvenir que j'en ai, c'est qu'on arrive quatre minutes avant François Hollande, juste avant que le périmètre de sécurité ne soit tout à fait refermé. On ne sait pas encore ce qui s'est passé. On sait juste qu'il y a quelque chose de grave à l'église. Et la première image que j'ai, c'est Hubert Wulfranc dans les bras de François Hollande. On a commencé à glaner des infos, à travailler. Beaucoup de zones étaient sécurisées par les forces de l'ordre.

Il représentait l'humilité, peut-être aussi toutes les valeurs qui sont mises à mal aujourd'hui et qu'on pourrait avoir peur de perdre.

Des confrères me lâchent un nom. On me dit « C'est le prêtre qui aurait été attaqué, peut-être par des gamins du coin ». Ce nom, c'est Hamel. Je percute en me disant « Non, ce n'est pas possible, ça ne peut pas être celui que moi je connaissais », c'est-à-dire Jacques Hamel. Je l'ai rencontré quand il était prêtre à Cléon, au catéchisme que j'ai suivie étant enfant. Et c'est lui qui m'a baptisée et communiee. C'est le seul moment où ma vie perso s'est mêlée à ma vie professionnelle.

Quelle image aviez-vous de lui avant l'attentat ?

E.L. : C'était un homme marquant. Ce n'est pas quelqu'un qui peut passer dans votre vie sans que vous ne vous en souveniez. À la cathédrale de Rouen le soir du 26 juillet, pour la première messe hommage, avec le père

Philippe Maheut, je me suis écroulée. J'ai trouvé ça d'une tristesse infinie. C'était un homme de foi, profondément. Qu'on croie ou qu'on ne croie pas, on est obligé de respecter sa foi. Et c'était aussi un homme qui avait fait vœu de pauvreté. C'est quelque chose que je respectais profondément étant gamine et même après. Il était d'une humilité assez poignante. C'était forcément quelqu'un qui vous marquait. Donc c'est après que je me suis posé la question : Mais pourquoi on s'est attaqué à lui ? C'était impossible à envisager en fait. Je ressentais de la tristesse pour mes souvenirs de gamine et pour mes valeurs. J'ai grandi à Cléon, une commune qui peut ressembler à Saint-Étienne-du-Rouvray, où toutes les nationalités vivent ensemble, où les religions se mélangent. On ne vit pas dans le monde des Bisounours, mais on vit ensemble. Je me suis dit « Non, pas ça, pas ça... » C'est après coup que j'ai appris que la porte entre l'église et la mosquée restait tout le temps ouverte. Ça ne m'a pas du tout étonnée venant de la part du père Hamel. C'est ce qu'il recherchait : la fraternité, peu importe d'où on venait. Il était le symbole de cette fraternité, de l'œcuménisme.

Dix ans après, quelle place tient cette histoire dans votre vie ?

E.L. : J'y pense assez souvent. Tellement souvent que je n'ai pas vu arriver les dix ans. À l'époque, je me souviens avoir porté un cierge avec mes enfants qui n'étaient jamais rentrés dans une église et leur avoir expliqué pourquoi. Et cette année, ils m'ont dit « Maman, c'est les dix ans, ce serait pas mal d'aller mettre une petite bougie ». J'y pense tout le temps parce que... Je ne saurais pas vous dire pourquoi... Parce qu'il représentait l'humilité, peut-être aussi toutes les valeurs qui sont mises à mal en ce moment et qu'on pourrait avoir peur de perdre. Le mieux que je puisse faire, c'est d'être digne de ce que j'ai appris de lui. Dans mes souvenirs, je l'embêtais un peu avec mes questions de journaliste que je n'étais pas encore. Je me posais plein de questions sur la religion. Lui n'a jamais fait l'économie de me répondre, il n'a jamais botté en touche.



© L.S.

p. 57

Dans les années suivantes, vous avez à nouveau travaillé à Saint-Étienne-du-Rouvray ?

E.L. : L'année d'après, avec Emmanuelle Par-touche, on a cherché à rencontrer les Stéphanaï-s. Ça n'a pas été simple. Personne n'avait envie de parler, ce qui peut se comprendre. À l'époque, les autorités n'avaient qu'une peur, c'est que ce « vivre ensemble » éclate, alors que c'était le fruit de valeurs et de dizaines d'années de travail. Beaucoup de choses étaient verrouil-lées, mais on a tout de même choisi d'aller voir les associations, le club de foot du Château blanc, de rencontrer des habitants. Et puis d'essayer de comprendre comment ils avaient construit des relations entre la mosquée et l'église. On a travaillé comme ça sur toute une année, pour aller glaner la façon dont on vivait à Saint-Étienne et ce qui pouvait être mis en danger ou pas. On a voulu montrer ce qui existait avant, ce qu'on ne voyait pas forcément dans d'autres médias. Ce 26 juillet, tout le monde se l'est pris en pleine face. Il y a des gens que ça a beaucoup marqués au point qu'ils ne voulaient pas en parler. Et des gens qui ont eu besoin d'en parler. Nous, ce qu'on a le plus recueilli comme témoignages, ce sont des gens qui ont été meurtris, tristes, mais qui voulaient que ce vivre ensemble perdure. Saint-Étienne, c'est une de ces communes ouvrières où le vivre ensemble est évident. Ça se construit, avec beaucoup d'énergie et un peu d'argent aussi. Et surtout une volonté politique. Dès l'instant

où déjà vous avez beaucoup de jeunes dans une commune, il faut avoir des projets communs. Il faut les nourrir intellectuellement. À Saint-Étienne, des solutions sont cherchées. Rien n'est si simple dans la vie, mais en tout cas, il y a une approche qui est intéressante, une tolé-rance et une fraternité qui sont recherchées. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

E.L. : Je garde en mémoire cette pierre d'autel, dans l'église... Je garderai aussi en tête longtemps Hubert Wulfranc et tout ce qu'il a fait ce jour-là – ou pas fait d'ailleurs – pour permettre à Saint-Étienne de garder sa dignité. Il est resté calme. Mais je pense aussi au Saint-Étienne d'avant le 26 juillet : le Château blanc avec les mamas qui sortent du Triangle, les gosses qui jouent aux pieds des immeubles, une commune avec des gamins partout. Pour moi, Saint-Étienne, c'est la jeunesse.



“

SOYONS

ENSEMBLE

”

« **Soyons ensemble**, contre la barbarie. »
Le maire stéphanois Hubert Wulfranc, en 2016.



Jérôme Lallier

Jérôme Lallier a grandi au Château blanc. Il a longtemps été photographe pour la Ville et il était présent le 26 juillet 2016.

Comment avez-vous vécu le jour de l'attentat ?

J.L. : J'étais en train de boire mon café le matin et j'entends à la radio qu'il y a un attentat à Saint-Étienne-du-Rouvray. Je me dis « Non, ils ont dû se tromper, ça doit être Saint-Étienne dans la Loire, ça ne peut pas être chez nous. » Donc stupéfaction, étonnement, ça ne peut pas nous arriver. Je ne me souviens plus comment je suis arrivé en mairie parce qu'il y avait énormément de police partout, c'était difficile de rentrer. J'arrive et j'ai là devant moi tous les élus qui sont en t-shirts, avec des vêtements d'été, certains sont sans doute en vacances et ils sont tous là et ils sont un peu hébétés, surpris... Je suis là avec mon matériel photo. Il y a énormément de police, c'est un peu violent. Tu connais la mairie et tu vois ça, des policiers en armes partout.

J'avoue que je suis un peu effrayé parce qu'à chaque geste, j'ai un peu peur, je vois ces hommes en armes, très tendus aussi. Les hommes d'État repartent assez rapidement et toi tu es là, tu travailles, tu te demandes ce que tu vas photographier, comment faire des images de cet événement dramatique. Il y a énormément de journalistes, du monde partout.

Vous connaissez très bien la ville. Est-ce que cela a rendu plus compliqué votre travail de photographe ?

J.L. : Spontanément, les Stéphanois vont venir exprimer leur solidarité, apporter des fleurs, allumer des bougies. Les gens viennent se recueillir devant la mairie. J'ai regardé les images que j'avais faites pendant ces journées et, avec du recul, je me suis rendu compte que je n'ai pas très bien travaillé. J'étais tellement ému, sidéré, dans le même état que les gens, je n'avais pas envie de photographier les gens, je ne voulais pas être impudique, je voulais laisser ces gens se recueillir. Autour de moi, les journalistes travaillaient normalement. Si ça s'était passé ailleurs, peut-être que j'aurais aussi travaillé normalement. Ça a été une journée longue et difficile... Puis il y a eu un hommage dans le parc Gagarine, un moment fort, les Stéphanois ont été très solidaires.

Est-ce qu'il y a eu un avant et un après dans votre lien à la ville et votre façon de la photographier ?

J.L. : La politique menée à l'époque par Hubert Wulfranc, c'était déjà de faire en sorte que tout le monde vive ensemble. Après cet attentat, les gens qui sont venus se recueillir étaient de toutes confessions. On a senti que la Ville avait quand même déjà bien instauré cette idée de vivre ensemble. La force de Wulfranc et de toute son équipe, ça a été sans doute de faire en sorte qu'il n'y ait pas de stigmatisation, qu'on continue à vivre ensemble parce que c'était déjà le cas. Et peut-être qu'après, cette idée de vivre ensemble s'est renforcée chez tous les Stéphanois. Après, les gens se sont plus parlé. Quand je dis ça, je pense aux centres sociaux et aux associations, parce que c'est là où se passe la vie, là où les gens se rencontrent. Et là il y a eu un désir de s'apprendre, de se parler, de se reconnaître.

J'étais tellement ému, sidéré, dans le même état que les gens. Je n'avais pas envie de les photographier, je ne voulais pas être impudique, je voulais les laisser se recueillir.

Avez-vous participé à des moments qui représentent cette intensification des relations donc vous parlez ?

J.L. : Ça passe beaucoup par les femmes. Dans les activités proposées par les habitants ou la Ville, beaucoup de femmes sont venues, il y a eu des échanges, une volonté de se rencontrer et de parler. Après les événements, il y a plusieurs vagues migratoires à Saint-Étienne-du-Rouvray, des Syriens, des Iraniens, des



© J.-P.S.

p.57

nouvelles communautés et tout ça, ça se parle. Pour moi, ça a toujours été comme ça, j'ai été éduqué dans cet esprit-là donc ce n'est pas un grand changement pour moi, mais je l'ai quand même senti et je pense que c'est encore le cas aujourd'hui. J'ai grandi au Château blanc dans une multitude de cultures et d'origines. Je suis allé à l'école avec tous les gamins du quartier, on partageait déjà la cuisine entre familles. Je suis curieux de toutes les cultures, je suis profondément antiraciste, l'étranger ne m'a jamais fait peur. Donc, mon regard n'a pas changé. J'avais déjà cette envie de rencontres et de cultures. Avant ou après, je faisais mes images de gens qui se rencontrent et partagent des cultures. Le vivre ensemble, ce n'est pas qu'un slogan ici. Quelles que soient les origines ou les religions des uns et des autres, l'humain doit passer avant tout.

D'où vient la richesse de cette ville ?

J.L. : De son histoire, de son passé ouvrier, de la solidarité au travail. Je pense que ça vient de là. Et de la volonté politique. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

J.L. : Si je devais choisir une image, ce serait sans doute, juste après l'attentat, les grands panneaux publicitaires masqués, recouverts de noir. Une ville réellement endeuillée, avec sa population et une envie de reconstruire et d'avancer.





CONTRE LA BARBARIE



« Soyons ensemble, **contre la barbarie.** »
Le maire stéphanois Hubert Wulfranc, en 2016.



© G.P.

Marie Gaillard-Anthor

Psychologue, Marie Gaillard-Anthor travaille notamment avec la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray. Depuis l'attentat, elle a reçu et aidé des agents municipaux.

Dans quel état avez-vous trouvé les agents de la Ville après l'attentat ?

M. G.-A. : Je les ai trouvés effractés (comme une fracture), choqués. Mais aussi avec la volonté de faire au mieux, de faire beaucoup, de faire vite, de comprendre dans l'urgence. En fait, ils étaient dans l'urgence juste après l'attentat, ayant l'impression de mal faire, posant énormément de questions, ne comprenant pas. C'est bien une des problématiques d'un événement comme celui-là : essayer de trouver du sens. Dans le mois qui a suivi, j'ai vu des personnes qui voulaient très vite retrouver leurs marques ou leur routine. Ça fait aussi partie des manières de faire pour avancer. Et puis des différences se créent parce que des personnes ne pouvaient pas retrouver leurs marques ou leur routine, parce que ça avait bouleversé trop de choses pour elles, dans leur vie professionnelle, dans leur vie personnelle, dans leur vie de Stéphanois.

*Dix ans après,
un agent de la Ville
qui me parle du
retentissement que
ce qu'il s'est passé
pour lui en 2016 a
dans sa vie privée
aujourd'hui. Ça peut
durer des années et
des années.*

Quels agents sont venus vous voir après l'attentat ?

M. G.-A. : Le lendemain et le surlendemain, ce n'étaient pas forcément des personnes qui avaient été directement au contact, mais il y en a eu. Il pouvait aussi y avoir des personnes qui étaient auprès des enfants, c'était la période des centres de loisirs. J'ai vu aussi des personnes qui étaient au sein de l'hôtel de ville, à faire

en sorte que tout continue de tourner dans les différents services et pour qui tout s'est arrêté, tout a été bouleversé. J'ai vu aussi des personnes en groupe, dans la semaine. Pour que les gens puissent s'exprimer sur ce qui les effrayait.

Quels types de traumatismes avez-vous observés chez eux ?

M. G.-A. : Ce qu'on voit classiquement lorsque des personnes sont exposées à un événement aussi « effractant », c'est d'abord une peur, une hypervigilance. Est-ce que ça peut recommencer demain, après-demain ? Il y a une peur de tout. On était aussi dans une période où il y avait eu un autre attentat quelques jours avant, à Nice. Donc ça peut arriver partout. Dans le mois qui suivait, des personnes ont développé ce qu'on appelle un état de stress aigu, à savoir la généralisation de la peur, continuer à se sentir dans la terreur alors que ce qui s'est passé est terminé. Et puis, heureusement, pour un ensemble de personnes, un retour à la normale, avec une majoration des troubles anxieux, un état de stress post-traumatique.

Donc il y a des effets qui peuvent arriver des années plus tard ?

M. G.-A. : Il peut y avoir des états de stress post-traumatique qui s'ouvrent un an ou deux ans plus tard, parce qu'un autre événement survient, même un événement privé, mais où, à ce moment-là, la personne ouvre la terreur qu'elle a vécue un an et parfois cinq ans ou dix ans plus tôt. Et on peut aussi avoir des personnes qui font comme elles peuvent pour avancer, avec cet état de stress post-traumatique dans leur vie au quotidien, avec ou non une prise en charge à la hauteur des besoins. Il y a eu à la Ville des agents qui ont été arrêtés plusieurs mois. Bien que n'ayant pas été exposés directement, mais pour qui ça a créé un état de stress post-traumatique. On est en 2026, dix ans après, j'ai encore rencontré un agent de la Ville qui me parle du retentissement que ce qui s'est passé pour lui en 2016 a dans sa vie privée aujourd'hui. Ça peut durer des années et des années.



© J.L.

p.57

Quelles séquelles avez-vous pu constater ?

M.G.-A. : Des personnes font des comparaisons entre des événements : ce qui se passe aujourd'hui par rapport à 2016, est-ce que c'est plus grave ? Et si c'est moins grave, pourquoi ça vient m'affecter autant. Il y a des vécus plus importants en termes d'anxiété, des plongées dépressives, des gens qui ont l'impression que leur vie n'est plus la même, qu'il y a un avant et un après. Dans les causes de perception du travail plus difficile, il y a notamment l'attentat de 2016.

Qu'est-ce qui aide à avancer ?

M.G.-A. : Des agents m'ont parlé de leur fierté d'avoir dépassé cet événement. Il y a des personnes qui ont décidé qu'après ça, c'était important de vivre vraiment leur vie, de faire des choses qu'elles ne s'autorisaient pas avant. Des personnes ont décidé de s'engager dans des associations ou des mouvements qui faisaient sens pour eux, pas forcément en lien avec ce qui s'était passé. Je pense à une personne et un jardin partagé, elle a décidé de prendre du temps pour ça.

Ce que je vois encore aujourd'hui, c'est une volonté collective. Lorsque, dans le cadre du travail, un groupe de personnes est effrayé par une situation, il me semble qu'il y a une volonté de la part de la collectivité d'intervenir pour comprendre ce qu'il s'est passé, manifester une présence et mettre en place ce qu'il faut comme espace de parole. Ce n'est pas le cas dans tous les endroits.

Vous, personnellement, comment ressentez-vous de ces dix années ?

M.G.-A. : Pendant ce moment de 2016, j'ai été pas mal présente ici. Chez moi et dans ma tête, ça ne s'arrêtait pas. Après, j'ai eu à intervenir sur d'autres contextes de psychotrauma collectif. Et j'ai compris qu'il est vraiment important de m'appliquer ce que je conseille aux autres : avoir des temps de repos par exemple, me protéger de l'information en boucle qui vient nous mettre en alerte tout le temps. Et prendre des temps pour pouvoir en parler moi aussi avec des pairs, d'autres psys qui ne sont pas affectés par l'événement. En gros, faire attention à moi. C'est assez éprouvant d'écouter la terreur des autres du matin au soir. Quand je forme des professionnels, en cas d'événement à caractère traumatique, je sais de quoi je parle en leur disant : c'est important d'y aller vraiment et aussi de vous ménager, de vous aménager des temps de pause. Après un événement aussi effrayant, on a besoin de contrôler, de maîtriser, de sécuriser, de mettre en place des protections. C'est assez rigide. Pour retrouver de la souplesse, il faut tout un parcours. Et c'est difficile, ça demande du courage, de la patience. Et la patience des proches. Avant 2015-2016, je n'avais pas perçu à quel point ces événements éprouvent les familles des victimes ou des témoins.





MIEUX VIVRE ENSEMBLE





© G.P.

Jean-Pierre Sageot

Photographe vivant et travaillant à Saint-Étienne-du-Rouvray,
Jean-Pierre Sageot était présent le 26 juillet 2016.

Qu'est-ce que cet attentat a représenté pour vous, en tant que photographe ?

J.-P.S. : Je me suis retrouvé dans la désagréable situation de mes collègues parisiens qui avaient vécu le Bataclan quelques mois auparavant. Ce n'est jamais facile de travailler dans un moment de tension, de peine. Mais quand en plus ça arrive chez toi, il y a un effet miroir qui est super dur à gérer. Normalement, il y a une sorte de petite distance dans l'empathie, mais là, la personne que tu photographies, c'est potentiellement ton voisin, des gens que tu connais. C'est difficile, mais très enrichissant.

Est-ce que vous vous êtes interdit des choses ?

J.-P.S. : Normalement sur des sujets d'actu, je fais beaucoup de photos, je ramasse tout ce que je vois et je pars du principe que je trierai à la maison. Et là, je me suis rendu compte que j'étais allé à l'essentiel. Je me souviens précisément de l'heure de mon arrivée. En fait, il s'est passé 40 minutes avant la première photo. Dans ma tête, ça devait être assez compliqué, j'ai fait très peu d'images. Je suis allé à l'essentiel tout le temps, avec un regard assez froid. Dans une sorte de protection.

Votre regard de photographe a-t-il changé dans les mois qui ont suivi ?

J.-P.S. : Pas dans les mois qui ont suivi, mais deux jours après, le jeudi, pendant le rassemblement au stade Gagarine. Ce truc de protection que j'avais inconsciemment mis en place, il a sauté et c'était hyper émouvant. Ça m'était déjà arrivé de travailler sur des moments où c'est dur. Tu bosses, tu pleures en même temps, mais tu es là pour faire un truc, donc tu bosses. Là, j'étais noyé par l'émotion, par mon émotion, celle des autres. Une sorte de truc de communion collective. Je crois que c'est la première fois de ma vie où je me suis vraiment rendu compte que je faisais partie d'un groupe humain, au sens restreint, de gens d'ici.

Ça n'a pas changé grand-chose dans ma façon de photographier. Mais, rapidement, j'ai fait un sujet sur le vivre ensemble. Quand il y a eu

l'attentat, on est tous tombé de notre chaise, parce qu'on pensait que le vivre ensemble était effectif à l'échelle de la ville. En fait non. Il y avait des bulles de vivre ensemble, mais ça pouvait aussi être comme ailleurs. Donc, sur un an, j'ai fait un sujet avec des acteurs du vivre ensemble, un peu pour me rassurer. Après, j'ai voulu comprendre ce qui n'allait pas, ce qui nous avait échappé. Et du coup j'ai monté un projet où j'enregistrais des Stéphanois en leur demandant comment se passe la vie avec l'autre. Puis j'allais faire écouter ça à d'autres Stéphanois, pour confronter les paroles. J'étais parti d'un principe : il y a des gens qui ne se parlent plus, on va refaire des ponts entre eux. J'ai passé quatre ans là-dessus. Au final, c'est un film avec plein de voix d'habitants.

Au départ, j'ai un peu vécu ça comme une illusion perdue. Et, au final, ça fait grandir.

Comment sentez-vous les habitants dans la ville aujourd'hui ?

J.-P.S. : Les gens pour qui le vivre ensemble est important sont plus vigilants qu'avant. Avec la nouvelle génération, je pense que plus de choses sont faites. Pour le Stéphanois lambda, je pense que c'est comme ailleurs, les gens se rétractent sur eux-mêmes, il y a un truc général de peur de l'autre, qui n'est pas spécifique à ici. C'est vraiment un truc global.

Est-ce que le mot résilience a un sens pour cette ville ?

J.-P.S. : Oui, mais pour cette ville comme pour d'autres. La résilience, c'est très humain. Il y a eu plein d'efforts faits pour ne pas mettre tout ça sous le tapis, bien se rendre compte de ce qu'il s'était passé, comprendre les enjeux et puis faire en sorte de repartir sur des bases peut-être plus solides, en étant plus vigilants.



© J.-P.S.

p.57

Il y a un avant et un après pour vous ?

J.-P.S. : Oui, clairement oui. Au départ, j'ai un peu vécu ça comme une illusion perdue. Et, au final, ça fait grandir. Le vivre ensemble n'existe que dans des bulles mais il existe. Et puis on le fait exister. Dès que j'ai un contact visuel avec quelqu'un dans la rue, je dis bonjour mais pas un bonjour en passant, un bonjour affirmé. Ou un petit sourire, un truc comme ça. Je le faisais de façon moins systématique avant. Là, c'est comme une sorte de discipline. ●



Un mot ou une image pour décrire Saint-Étienne-du-Rouvray ?

J.-P.S. : Le moment le plus fort que j'ai vécu, c'était le rassemblement au stade Gagarine deux jours après l'attentat. Au Château blanc, les gens ne sortaient plus, c'était désert, il y avait comme une honte collective et une tétanie sur toute la ville. Le rassemblement à Gagarine, ça a permis de reprendre pied dans la vie. Un peu comme quand tu vas à un enterrement. Ça a servi à ça. J'ai fait une photo au stade qui m'a aidé à me dire OK, tout n'est pas brisé. C'est une jeune femme maghrébine qui embrasse une sœur.



Voir, écouter

Les témoignages de ce recueil sont à retrouver dans leur version longue en vidéos et en podcasts. Pour les consulter, rendez-vous sur le site de la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray, SaintEtienneduRouvray.fr, ou scannez le QR-Code ci-dessous.



✂ Une mémoire en images



© J.P.S.

p. 6

Le 28 juillet 2016, deux jours après l'attentat, des milliers de personnes se regroupent au parc Youri-Gagarine à l'appel des autorités civiles et religieuses.



© G.P.

p. 10

Situé en face de la mairie, le presbytère où le père Jacques Hamel vivait modestement est resté tel quel depuis sa mort. La paroisse souhaite l'aménager pour accueillir les pèlerins dans de meilleures conditions.



© J.P.S.

p. 14

Le 9 juillet 2025, chrétiens et musulmans ouvrent leurs portes et partagent pendant Fraternité en fête. L'église Sainte-Thérèse et la mosquée Yahia sont mitoyennes. En 2000, sous l'impulsion du père Jacques Hamel, la paroisse avait cédé une partie de son terrain afin que les musulmans de la ville y construisent la mosquée.



p. 18

Une cérémonie républicaine a lieu tous les 26 juillet devant l'église. Survivant de l'attentat, Guy Coponet y participe ainsi que sa fille Anne.



© J.L.

p. 22

La stèle républicaine a été posée à côté de l'église à l'été 2017. Elle reprend la Déclaration universelle des droits de l'homme et montre le profil du père Jacques Hamel. Le 8 mai 2025, pendant la célébration des 80 ans de la Seconde Guerre mondiale, elle est décorée de fleurs.



© G.P.

p. 26

Présente dans l'église le 26 juillet, sœur Danièle vit dans le bas de la ville au sein de sa petite congrégation, les filles de la Charité. Avec une équipe de bénévoles, elle s'occupe aussi de Vesti'amis, un vestiaire solidaire situé au Château blanc.



p. 30

Fleurs, lettres, bougies, dessins : après le 26 juillet 2016, d'innombrables hommages ont été déposés sur le parvis de la mairie et à proximité de l'église.



© J.L.

p. 34

Samedi 30 juillet 2016, une veillée de prière a lieu à l'église Sainte-Thérèse, qui jouxte la mosquée. Des musulmans du quartier sont présents pour montrer leur soutien.



© B.C.

p. 38

Depuis dix ans, les autorités civiles et religieuses sont soudées et avancent main dans la main pour éviter l'instrumentalisation politique de l'attentat.



© L.S.

p. 42

L'école Maximilien-Robespierre, située au Château blanc, accueille des enfants de près d'une vingtaine de nationalités. Cette fresque réalisée en 2023 est un des symboles de l'unité stéphanaise et de la vie de quartier.



© J.-P.S.

p. 46

Dans les semaines qui suivent l'attentat, la mairie et les panneaux publicitaires sont couverts de voiles noirs. C'est toute une ville qui est en deuil.



© J.L.

p. 50

Créée par les artistes Marie-Laure Bourgeois et Vincent Bécheau sur une commande de la mairie, la stèle républicaine en hommage au père Hamel a été posée par des agents de la Ville, très impliqués dans ce chantier.



© J.-P.S.

p. 54

Deux jours après l'attentat, le rassemblement au parc Youri-Gagarine est un moment essentiel de recueillement et de consolation pour des milliers de personnes.

« Étonner la catastrophe » de l'aube au crépuscule

Pour accompagner les commémorations de l'attentat organisées dix ans après le 26 juillet 2016, la Ville de Saint-Étienne-du-Rouvray a créé et diffusé une campagne d'affichage dans l'espace public communal. Cette dernière décline un texte

optimiste de Victor Hugo extrait des *Misérables*. Des mots pénétrants, pour faire écho à l'esprit de dignité et de vigueur incarné par la population stéphanaise, le jour de l'attentat et tout au long des dix années qui ont suivi. ●

